

## **NOS LIVRES**

.....

## Les malheurs de Sophie



Quand on rentrait à la maison, on passait obligatoirement devant la bibliothèque. Celle-ci était très fournie. Longue, elle occupait presque toute la longueur de l'entrée, haute jusqu'au plafond et assez profonde pour contenir 2 épaisseurs de livres. Tout le monde lisait dans la famille surtout mon père et ma sœur, sauf moi. Je crois que je n'ai pas touché un livre avant l'âge de 10 ans ou si je l'ai fait, je n'ai pas dû dépasser la première page. Pour se distraire, il y avait le vélo, les poupées, les copains copines et les jeux de société. Ah oui, la télévision aussi, une fois par semaine, pour regarder Belphégor ou Thierry la Fronde et de temps en temps la Piste aux étoiles.

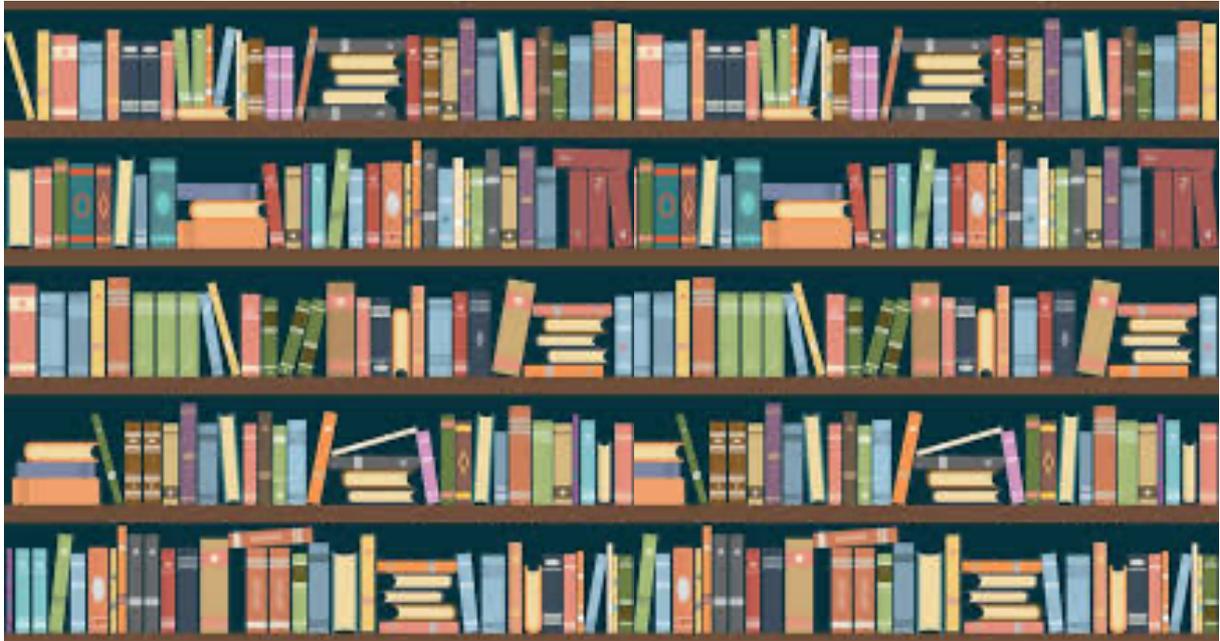
J'ai oublié pourquoi un jour j'ai pris un livre. Par mimétisme ? Par orgueil pour faire comme les grands ? Et pourquoi celui-là, les malheurs de Sophie ? Je ne sais pas mais je sais qu'au début je me suis forcée à lire plus d'une page, puis deux, puis le chapitre entier. Jusqu'à ce que cela ne soit plus une corvée, mais une nécessité, il fallait absolument continuer et aller jusqu'à la fin. Quand j'ai refermé le livre après l'avoir terminé, ou plutôt dévoré, j'étais piquée. Ma vie a changé d'un seul coup. Je m'étais identifiée à la petite Sophie et j'avais éprouvé par procuration grâce à elle des sentiments et des émotions avec une intensité qui n'avait rien à envier à la réalité. Empathie, curiosité, envie, désespoir, joie, injustice, contrition... Je ne vais pas raconter l'histoire de la petite Sophie, tout le monde la connaît ou sait de quoi il s'agit, ses bêtises, son égoïsme, ses imprudences toujours tempérées par un repentir sincère. Elle m'a fait basculer dans le monde merveilleux des livres, c'est-à-dire dans le monde des autres, dans cet inconnu imaginaire qui nous aide à grandir et à comprendre la vie.

Après la série des petites filles modèles et quelques Club des Cinq, Je me suis très vite mise à explorer la bibliothèque sans filtre des parents et sans aucun discernement. Maurois, Shakespeare, Anouilh, Dostoïevski, Balzac, Slaughter, Zola, Dumas, Victor Hugo... Bien sûr, l'essentiel m'échappait mais l'important, c'était l'envie irrépressible de lire.

Quelques années après la mort de mon père, ma mère a voulu déménager et elle ne pouvait pas conserver toute la bibliothèque qui s'était encore enrichie après notre départ de la maison. Nous nous sommes donc tous réunis pour faire le tri et la répartition entre les membres de la famille. Il a fallu justifier qui prenait cette collection plutôt qu'une autre, qui choisissait ce livre et pas un autre, quels livres seraient donnés à Emmaüs. C'était encore une occasion d'évoquer les souvenirs et l'émotion était grande. La bibliothèque a été distribuée, éclatée dans les différents endroits. C'est pendant ces quelques jours que nous avons réellement compris ce

que notre père nous laissait en héritage. Et cet héritage n'était ni une maison, ni de l'argent sur un compte en banque. Ce n'était même pas ces livres que nous emportions, c'était le goût des livres, le goût des livres qui reste toute la vie.

*Aline T*



.....

### **Merci pour « Bleu Claire » et les autres...**

Depuis toute petite, j'ai toujours aimé lire, toujours apprécié la compagnie des beaux ouvrages, comme fidèles compagnons de voyage. Ma famille m'a raconté que le premier livre dans lequel j'étais plongée, alors que tout le monde devait s'agiter autour de moi afin de préparer le déménagement, était « *Le Petit Prince* ». Je ne crois pourtant pas avoir gardé de souvenir précis de ce moment-là, où assise sur des cartons, à l'âge de 5 ans, je m'évadais sur une autre planète, grâce à ce livre précieux. Mais je l'ai souvent relu par la suite, car les paroles de Saint-Exupéry résonnaient en moi.

Il m'est difficile de choisir un seul livre particulièrement marquant. J'ai plutôt l'impression qu'une mosaïque de textes et d'auteurs favoris m'ont accompagnée à différentes étapes de ma vie, selon les événements que j'ai vécus intensément. Je pense que les lectures qui m'ont le plus touchée de manière intime, sont ceux dont l'histoire ou le thème entrain en résonance avec ce que je vivais à l'époque ou ce que je venais de traverser. C'était comme si l'auteur me parlait personnellement, s'adressait à moi au-delà des mots imprimés sur le papier, en m'ouvrant la porte de son monde intérieur, me donnant ainsi à vivre une expérience très particulière. Pourquoi cette œuvre-là à ce moment-là ? Coïncidence ? Hasard ? Signe ? Ce fut le cas par exemple, pour « *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* » de Stefan Zweig, que j'ai lu après l'année 2008 et qui m'avait tant bouleversée à l'époque.

Dans la période la plus récente, j'ai l'impression que les livres, qui m'ont davantage marquée, sont ceux que j'ai lus en 2020. Avant cette année-là, à cause de la maladie, il m'était difficile de me concentrer sur une lecture. Mon esprit était trop préoccupé pour savourer pleinement un livre, aussi intéressant soit-il. À l'automne 2020 donc, avant le deuxième confinement, Lise, la fille de ma cousine, devenue elle-même mère début 2025, m'a envoyé par voie électronique, le tapuscrit de son incroyable texte « Bleu Claire ». Elle m'en avait déjà parlé avant l'été et m'avait donné à lire les deux premiers chapitres, vibrant hommage à sa mère, Claire, décédée prématurément un an auparavant. Son écriture, alliant une sensibilité extrêmement fine et subtile à un humour mordant, comme celui de Claire naguère, dissimulait son immense peine et sa tristesse face à l'indicible, la perte de sa mère adorée. Je n'ai pas pu lire son livre d'une traite, car trop d'émotions me submergeaient. Certains chapitres m'ont littéralement bouleversée, comme ceux parlant du corps, de la maladie, de la mélancolie au sens fort du terme... Je revoyais ma cousine Claire, bien vivante devant moi. L'évocation de la jeunesse de Lise avec sa mère faisait ressurgir en moi beaucoup de souvenirs de ma propre vie, en tant que jeune fille, puis mère moi aussi, avec la délicate question de la juste distance dans les relations mère-fille.

Je n'ai pas choisi ici de donner à entendre des extraits de « Bleu Claire » (trop personnel à mon goût), mais plutôt des « Gratitude » de Delphine de Vigan, que j'ai lu à la même époque, puis prêté à ma fille. Nous avons alors partagé nos émotions respectives à la lecture de cet ouvrage, qui évoque notamment les disparus trop tôt, les êtres chers, partis sans prévenir, ainsi que les fils, qui n'ont pas eu le temps de se réconcilier avec leur père, avant son grand départ définitif. Étrangement d'ailleurs, j'ai vu une pièce de théâtre, adaptée de ce livre remarquable, juste avant d'aller à l'enterrement d'un ami très malade, dont l'un des garçons avait perdu tout contact avec son papa et n'avait pas vraiment pu renouer avant son décès.

*Anita W*

Morceaux choisis du livre « Les grâces » de Delphine de Vigan :

« Vous êtes-vous déjà demandé combien de fois par jour vous disiez merci ? Merci pour le sel, pour la porte, pour le renseignement...

Des *merci* de politesse, de convenance sociale, automatiques, mécaniques. Presque vides. Parfois omis.

Vous êtes-vous déjà demandé combien de fois dans votre vie vous avez réellement dit merci ?

Un vrai merci. L'expression de votre gratitude, de votre reconnaissance, de votre dette.

À qui ? Au professeur qui vous a guidé vers les livres ? Au médecin qui vous a sauvé la vie ? À la vie elle-même ?

Aujourd'hui, une vieille dame que j'aimais est morte.

Je disais souvent : « Je lui dois énormément. » Ou : « Peut être que sans elle, je ne serais plus là. » Je disais : « Elle compte beaucoup pour moi. »

Compter, devoir, est-ce ainsi que se mesure la gratitude ?

Mais l'ai-je assez remerciée ? Ai-je suffisamment montré ma reconnaissance ? Ai-je été assez proche, assez présente, assez constante ?

Alors je pense aux derniers mois, aux dernières heures. Nos conversations, nos sourires, nos silences. Me reviennent les instants partagés. D'autres ont disparu. Et s'inventent ceux que j'ai manqués.

J'essaie de retrouver ce jour où j'ai compris que quelque chose avait basculé et que le temps dorénavant nous serait compté. »

- « Ça m'énerve, Michka, je vous le dis tout net, les gens qui partent sans prévenir.
- Je ne vois pas de quoi vous parlez.
- On devrait être prévenus. Quand les gens vont mourir. Que ce soit leur choix ou pas... Mais on devrait recevoir une lettre, un avertissement... C'est vrai, c'est pénible à la fin. On croit toujours qu'on a le temps de dire les choses, et puis soudain c'est trop tard. On croit qu'il suffit de montrer, de gesticuler, mais ce n'est pas vrai. Il faut dire. *Dire*, ce mot que vous aimez tant. Ça compte, les mots, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre ».

.....

### **Le deuxième sexe**

Le livre qui a éclipsé tous les autres et marqué ma jeunesse, ma vie et ma réflexion tout entière fut publié en 1949. Il trouva vite un public enthousiaste mais aussi des critiques sévères et souvent excessives car les hommes n'avaient jamais été remis en cause publiquement. Cet essai fut si controversé que le Vatican le classa dans la liste de ses romans interdits. Ce n'était pas un livre à vrai dire. C'était une voix venue de loin, une voix vitale, une voix qui intimait de vivre. Une voix qui criait : « Vas-y ! Cette vie est la tienne ! Personne n'a le droit de te la voler. »

Ce jour-là, de retour de la Fnac, livre en poche, je montais trois à trois les marches de l'escalier du 6, rue Pache, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement. Je pénétrais dans ma piaule et me plongeais dans la lecture, qui, je le sentais, était une clé pour toute personne désireuse de comprendre ce monde. Je tenais dans mes mains *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Des articles, des résumés étaient parus dans la presse, des intellectuels s'étaient exprimés... mais là, seule, j'allais découvrir, absorber, comprendre, imprimer à jamais cet ouvrage, le lire, le relire et m'emparer de sa force.

Simone de Beauvoir mettait en mots et en équations ce que je découvrais petit à petit des relations entre les hommes et les femmes dans ces années 1970. Je me réjouissais de trouver un travail de chercheuse sur un sujet aussi fondamental, aussi existentiel et jamais exploré à un tel niveau.

Je soulignais, ajoutais des commentaires, c'était une lecture active. Je m'exclamais souvent et j'ai parfois pleuré au fil de ma lecture... La photographie au scalpel de notre infériorité sociale, édictée par les hommes, la rendait insupportable. Ce n'est pas rien lorsque l'on a 20 ans. La dénonciation de la domination masculine si bien admise et soutenue par tant d'auteurs, d'Aristote à Montherlant en passant par Montaigne et tant d'autres, faisait partie de l'inventaire. La lucidité de la philosophe sur nos capacités réelles à accomplir notre émancipation était encourageante. Avec quelques amies, nous en prenions conscience et ne nous privions pas de revendiquer haut et fort notre liberté et notre droit à l'égalité. Dans nos familles, dans les fêtes, dans les manifs... La lutte était partout. Mes amies travaillaient ou étudiaient et nous savions l'importance de notre autonomie financière et économique tout autant que celle de la contraception. Simone de Beauvoir nous exhortait à ne pas être l'Autre, à être l'Une, c'est à dire, nous-mêmes, à prendre en mains notre destin, à nous affranchir.

Elle déployait sur deux tomes tous les champs de notre aliénation. À travers l'anthropologie, l'histoire du patriarcat, la biologie, les préjugés, le droit napoléonien, la sexualité – c'est à dire l'hétérosexualité –, la maternité, la contraception, l'éducation inégalitaire, les études, les sciences, la nécessaire indépendance économique des personnes, la révolution industrielle, la littérature, la psychanalyse, les interdits, l'art, la Nature, la place des femmes et du féminin dans l'art, la disqualification du féminin dans le langage, s'offrait l'âpre inventaire de notre réalité. Pointant nos existences rendues invisibles, la marchandisation de nos corps, notre situation d'apartheid où concepts et préjugés se renforçaient, rien n'échappait à son analyse. De la dynamite !

À travers cet essai, Simone de Beauvoir entraînait dans ma vie, transperçait ma peau, criblait mon crâne par la force implacable de son analyse, accompagnait ma respiration. « Debout ! » soufflait-elle, et je l'étais. Je soupirais, je pleurais, j'écrivais, je l'admirais. Avec un exergue imparable : « *On ne naît pas femme, on le devient* ». J'en fus saisie. C'était clair.

Elle fut la première au monde à faire l'inventaire des rapports hommes-femmes avec un œil de scientifique. Lucide, elle savait que notre émancipation prendrait du temps. Par son travail de déconstruction méthodique, la figure de proue du combat féministe du XXe siècle posait la pierre angulaire de l'édifice que nous continuons de bâtir chaque jour. Son ouvrage me sortit en quelques jours de l'illusion.

Voici comment elle concluait ses 1060 pages : « *C'est quand sera aboli l'esclavage d'une moitié de l'humanité et tout le système d'hypocrisie qu'il implique que "la section" de l'humanité révélera son authentique signification et que le couple humain trouvera sa vraie figure.* »

Bien des livres m'ont passionnée mais celui-là fut le seul à me dessiller les yeux. Un manifeste pour une vie.

*Annie Nédélec*

.....

### **Alors, c'est bien, Clémentine Mélois**

Une fin d'année 2024, un début d'année 2025, j'ai envie de célébrer cet évènement en commençant un nouveau livre.

Alors, c'est bien, vers 19 h, je me rends à librairie-café du village, me fie au coup de cœur de ma libraire, emmène l'ouvrage gaiement, et après une coupe de champagne, bien installée sur un sofa, je regarde le titre : « *Alors, c'est bien* ».

Voici le début : *Il faut que je raconte cette histoire tant qu'il me reste de **la peinture bleue** sur les mains. Elle finira par disparaître, et j'ai peur que les souvenirs s'en aillent avec elle, comme un rêve qui s'échappe au réveil et qu'on ne peut retenir. Avec ce bleu, j'ai peint le **cercueil de Papa**. On va lui faire un enterrement de pharaon.*

Il s'agit donc du décès de son papa, que sa fille Clémentine Mélois, la narratrice raconte tout simplement, le décès de ce papa éminent artiste sculpteur, de ce papa qui sait sa fin prochaine, l'accepte. « *Je serai bien là-bas* » dit-il à sa famille.

Et plus loin : « *J'ai eu une belle vie, et je vais avoir une belle mort. Je n'ai aucune appréhension de la mort, tu sais. La seule chose qui m'inquiète, c'est que vous soyez tristes. Mais on a toujours du chagrin, quand quelqu'un meurt...c'est la vie ?* »

Voici la fin de l'ouvrage : « *Je suis mort, là ? Non, papa, pas encore, mais c'est pour bientôt. Tu vas t'endormir, et tu ne te réveilleras pas. Alors c'est bien* »

J'ai passé la nuit du réveillon en compagnie de ce livre, du papa, et de Clémentine Mélois, l'autrice, les couleurs lumineuses dans les yeux, le bleu du cercueil, le rouge et jaune de la croix émaillée, le fauteuil roulant peinturluré lui aussi. Faire un pied de nez à la mort ?

Pour une fin d'année, rien de mieux que cette immersion dans l'intimité de nos vies, les joies et les peines, de ce qu'elles ont de fort : j'en ai connu moi aussi des deuils, conjoint, fils, parents, tant d'amis et autour de moi, et dans le monde et... et moi plus tard, peut-être bientôt. Voici une lueur d'optimisme, une étape pour mon année 2025.

**Alors, c'est bien**, me dis-je en refermant ce livre, à 5 heures du matin du 1<sup>er</sup> janvier 2025.

*Chantal Cointepas, 9/01/2025*

.....

## Camus et moi

(Note avant lecture : les phrases en gras sont de Camus)

Enfant je lisais... Je me souviens du comte de Monte cristo, des trois mousquetaires et vingt ans après... des aventures d'hommes, qu'importe, je m'identifiais à eux. Puis Camus surgit, avec *L'étranger*.

J'ai découvert Camus probablement quand j'étais lycéenne à Toulouse, peut-être grâce à une copine de classe qui m'avait parlé du *Mythe de Sisyphe*. Puis *Noces*, *L'envers et l'endroit* et plus tard *Le premier homme*. Un maître, un enfant de Belcourt, d'Alger, pauvre, un écrivain fantastique.

D'abord « ***Imaginer Sisyphe heureux*** » avait chamboulé mes vues sur la vie, puis *Noces à Tipasa* et *L'été à Alger* m'avaient émue, étonnée, me renvoyant des images mises de côté. Ainsi Belcourt, Bab El Oued, les ruines de Tipasa et Sidi Ferch la plage proche où nous allions resurgissaient par le pouvoir des mots. Puis *L'étranger* m'éblouit complètement et *Le premier homme* m'acheva. Camus me parlait, il avait les mots, mais aussi une certaine façon d'écrire, un rythme, une précision, un choix d'images et puis son histoire, la sienne, sous-jacente.

J'ai lu plusieurs fois *Entre oui et non* in *L'envers et l'endroit*; parce que le paradoxe est que je vois là une scène qui n'appartient qu'à moi: ma grand-mère et moi, assises sur un banc devant la porte de sa maison un soir d'été, dans une solitude ensemble. À quoi pense-t-elle ? que regarde-t-elle au loin ? (Elle répondrait : rien). Moi je suis dans le plaisir de l'instant, immobile, et celui de l'ailleurs que je connais, que je me représente.

« ***Mais à cette heure où suis-je ?*** »

« ***Maintenant le feu se recouvre de cendre dans le foyer. Et toujours le même soupir de la terre. Une derbouka fait entendre son chant perlé...*** »

Les images s'emmêlent, se complètent, « ***Le ciel gorgé d'étoiles*** » est celui de ma grand-mère, avec le lampadaire où virevoltent les insectes, papillons de nuit. Fraicheur de la nuit, aboiement d'un chien très loin, coassement d'une grenouille qui nous fait sourire, tout est simple, là.

« ***Et l'odeur du quartier...*** »

« ***Il fait nuit de bonne heure maintenant.*** »

« ***C'était vrai. Ce n'était plus l'été et pas encore l'automne. Dans le ciel doux, des martinets criaient encore.*** »

Ma grand-mère dit : ***On va rentrer***, et déjà elle traîne sa chaise vers l'intérieur, lisse sa robe froissée. Et elle et moi regardons encore une fois le ciel. Demain il fera beau.

« ***Et ce n'est pas l'espoir de jours meilleurs mais une indifférence sereine et primitive à***

***tout... »***

Elle aurait pu dire : « ***Il faut tout faire pour échapper à la double humiliation de la misère et de la laideur*** ». J'aurai répondu: « ***Une fois qu'on a connu le ciel et les couleurs de là on ne peut oublier...*** »

*Danielle T*



**Don Quichotte**

Le livre important pour moi c'est DON QUICHOTTE de CERVANTES, une édition de 1965. Livre de 590 pages sous couverture cartonnée à dos rouge avec gravure, des écritures dorées.

Sur la première de couverture "Plat de devant" un dessin de Don Quichotte en selle sur son cheval Rossinante, façon lavis à l'encre de chine.

Sur la quatrième de couverture celui de Sancho Panza son fidèle écuyer sur son âne.

Le chevalier partit à la recherche de Dulcinée la souveraine de son cœur.

Il rencontra des moulins qu'il prit pour des géants.

Livre reçu comme premier prix de dessin en école, souvenir de ma jeunesse, il est toujours dans ma bibliothèque... !

*Jacques Tugdual L.*



.....

### **Je me souviens...**

J'ai 7 ou 8 ans. Marraine vient de m'offrir un joli livre illustré « Le Petit Prince » de St Ex. Un livre bien différent de ceux que je connais -j'aime l'histoire, les dessins - Un livre qui me fait rêver, m'intrigue aussi. J'ai l'occasion de le relire plusieurs fois, de le proposer à mes filles. L'ainée en choisit quelques extraits pour son groupe de théâtre. Depuis quelques années, il est en bonne place dans la bibliothèque de la maison de campagne. Mes petits enfants s'en emparent avec plaisir.

Un livre qui passe les générations, un livre intemporel.

Mais choisir ce livre c'est surtout évoquer ma marraine. Avec elle, chaque jeudi c'est la fête

- un film, une pièce de théâtre, un concert, Versailles, Le Tréport ou Rouen -.

Marraine, une femme exceptionnelle, très moderne pour son époque, très sportive (tennis, ski, randonnées en haute montagne, voyages lointains...)

Partie trop tôt, mes filles n'ont pas eu la chance de la connaître.

*Geneviève Sisteron*

.....

## Maître et serviteur

Ce livre m'avait été offert par... Je ne me souviens plus, un adulte c'est sûr. Mais rien que le nom de l'auteur TOLSTOÏ Léon de prénom, me plaisait. Le titre « maître et serviteur » n'était pas très attirant mais sans doute plus par politesse que par curiosité, je m'étais mise à le lire, une centaine de pages, c'était peu.

Dès le début de la lecture je dois avouer que ne n'y comprenais pas grand-chose. Excepté que J'aimais les noms russes ils me faisaient rêver. Nikolai, Nikitouchka, Igor, Grichta pour les garçons et pour les filles Svetlana, Polina, Yéléna, Anouchka.

Mais allons à l'histoire. Elle se passe pendant l'hiver de 1870, les lieux Kresty, Pachoutine, Karamichenov, impossibles à trouver sur une simple carte de Russie, je les imaginai loin, très loin au fin fond des steppes gelées vers ses contrées où je ne mettrais sûrement jamais les pieds.

Dans cette nouvelle, il est question de l'achat d'un petit bois convoité par un certain Vassili Andréitch Brékounov, un riche marchand Russe. Il y a aussi son vieux domestique qui l'accompagne Nikita, un paysan bon, proche de la terre, des éléments et des animaux, comme le décrit Tolstoï.

Alors qu'une violente tempête s'abat sur le pays, nos deux personnages partent en traîneau, tiré par un unique cheval Moukhorty, c'est Nikita qui conduit. Le chemin est de plus en plus recouvert par la neige, le vent souffle en bourrasque, la température est très basse et affronter tout ça pour négocier l'achat d'un terrain demande une certaine obstination, mais maître Vassili Andréitch souhaite régler cette affaire au plus vite. Autour d'eux, la campagne devient méconnaissable à cause de la neige qui tombe en abondance, ils ne reconnaissent plus leur environnement, tout semble avoir disparu autour d'eux, le ciel et la terre se confondent, ils se perdent... Ils doivent s'arrêter là où ils se trouvent. Parce qu'il est impossible d'avancer. Moukhorty le cheval n'en peut plus de tirer le traîneau. Nikita le détache, lui parle, le bichonne alors que pour Vassili Andréitch il n'est qu'un moyen de locomotion il voudrait le forcer à continuer, et il tente le coup. Il réussit à l'enfourcher et part sans se retourner laissant Nikita seul dans la neige et le froid glacial, que ce dernier meure ça n'a pas d'importance pour lui. Mais il ne réussit pas à trouver le moindre chemin, il ne voit rien, tout est effacé. Puis le cheval à bout de force se dérobe sous lui, tombe sur le flanc, renverse son cavalier, s'échappe et revient en direction du traîneau laissant Vassili Andréitch tout seul dans le tas de neige. Ce dernier, épuisé n'a qu'une solution, revenir aussi en arrière, il n'en est pas très loin, et la nuit tombe.

De son côté, Nikita ne redoute rien, il s'est blotti dans le traîneau à l'abri du vent, mais il est vite recouvert de neige. « Mourait-il ou s'endormait-il ? Il ne le savait ; mais il se sentait également prêt pour l'une ou l'autre chose » écrit Tolstoï.

Vassili Andréitch lui, a peur de la mort, revenu près de son serviteur qu'il avait abandonné lâchement il aperçoit quelque chose qui remue sous un tas de neige, c'est Nikita. « Je me meurs » dit ce dernier. Vassili Andréitch décide par bonté d'âme qu'il n'avait pas jusqu'à présent, d'enlever la neige qui s'accumule sur Nikita, il l'enveloppe de sa pelisse et se couche sur lui,

son corps encore chaud. Le temps passe, la nuit est tombée, il n'entend plus maintenant les sifflements de la tempête mais tend seulement l'oreille au souffle de Nikita. Ainsi resta Vassili Andréitch, jusqu'au matin « il ne vit, n'entendit, ne sentit plus rien de ce monde », l'auteur le fait mourir.

Nikita s'en est sorti, les paysans du coin l'ont découvert le lendemain sous l'épaisse protection de Vassili Andréitch.

J'étais jeune quand j'ai lu cette nouvelle, sortie à peine de l'adolescence, les questions de vie et de mort sous quelque forme que ce fut ne faisaient pas partie de mes préoccupations. Cependant je ne l'ai pas prise à la légère. Je n'avais pas trouvé cette histoire triste, je l'avais trouvée moralement juste.

Je n'en ai pas fait un livre de chevet et je pense ne l'avoir pas relu mais il été si facile à transporter que je ne m'en suis jamais séparé.

Et voici le livre, petit, une couverture cartonnée marron, imitation vieux cuir, le plat de devant décoré de filets dorés entrelacés, au dos de riches fleurons à l'ancienne le nom de l'auteur et le titre en écriture dorée, la tranche ne l'est pas mais aurait pu l'être, cinq illustrations, telles des bandes dessinées réparties toutes les dix pages qui me plaisaient beaucoup, un livre plutôt insignifiant. C'est le plus petit livre de ma bibliothèque.

En quatrième page le portrait de Tolstoï seulement tracé, me fascinait, un haut front plissé plein de questionnements, le regard d'une belle douceur, si humain, une épaisse moustache cachant sa bouche et une longue barbe à la manière des grands sages de la Grèce antique.

Est-ce sa dimension qui fait que je ne l'ai jamais oublié où son histoire, à ce jour je ne le ne sais toujours pas.

*Marina Merlotti*

.....

### **L'élégance du Hérisson de Muriel Barbery**

Muriel Barbery est née en 1969 à Casablanca dans une famille de professeurs. Agrégée de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure de Paris, elle a commencé à enseigner la philosophie.

Lauréate d'une résidence à la villa Kujoyama au Japon, elle quitte son poste de professeur et va habiter en 2008 et 2009 à Kyoto. (Une rose seule en 2020 & Une heure de ferveur en 2022)

Elle a aussi résidé à Amsterdam (Thomas Helder en 2024) et depuis s'est installée en Touraine où elle se consacre désormais à l'écriture.

Présentation du livre : 4<sup>ème</sup> de couverture

Les deux narratrices du livre sont tout de suite bien définies. D'un côté Renée, Madame Michel, concierge dans un immeuble de 8 appartements du 7<sup>ème</sup> arrondissement, de l'autre Paloma,

12ans, collégienne qui habite avec ses parents et sa sœur Colombe dans un des 8 appartements

Et cependant, même si tout semble les opposer, elles se ressemblent. Elles sont en décalage complet avec ce qu'elles représentent. Madame Michel n'est visible pour les habitants de l'immeuble que lorsqu'ils ont besoin d'elle. Quant à Paloma, petite fille très intelligente, elle est incomprise par sa famille et par ses congénères.

Elles sauront aller toutes les deux, au-delà des apparences et ce, en dépit de la différence d'âge et de la condition sociale. C'est la culture qui les unit et la profondeur des sentiments.

Ce roman est souvent très drôle, très humoristique et très ironique aussi. Les arts, (littérature, peinture, musique et philosophie) y tiennent une grande place.

Ce roman est aussi un hymne à la langue française, à sa beauté, à sa musicalité avec un registre de langue très soutenu.

Autour de ces deux principales figures, gravitent deux autres personnes très importantes également : Manuela, femme de ménage dans un des appartements amie et confidente de Renée. Elle est dotée d'un solide bon sens pratique et encourage Renée dans ses décisions.

Enfin, Monsieur Ozu, japonais de son état, qui achète et emménage dans un appartement, après le décès du propriétaire précédent. Il est riche, élégant, raffiné, d'une politesse et d'une culture exquises. Il détecte immédiatement chez Renée sa vraie richesse intérieure et va l'appivoiser tout en douceur et en délicatesse. Il nouera également avec Paloma une belle complicité.

De ce roman a été tiré en 2009, un film « le hérisson » de Mona Achache avec Josiane Balasko, formidable, dans le rôle de Renée.

*Jocelyne Charrier*

.....

### **Les Contes du Chat Perché, de Marcel Aymé, lu vers 1962**

Delphine et Marinette, deux jeunes sœurs espiègles et inventives adorent jouer dans la ferme de leurs parents, paysans rébarbatifs et conformistes, des parents, quoi ! . Heureusement, ils s'absentent quelquefois, à la grande joie des filles qui inventent alors des jeux pleins d'imagination, de dangers et de rires : jeu avec un gentil loup qui finit par les manger quand même (mais on arrive à les délivrer puis on recoud même le loup), avec une arche de Noé composé des animaux de la ferme mais également d'un éléphant qui a du mal à se cacher

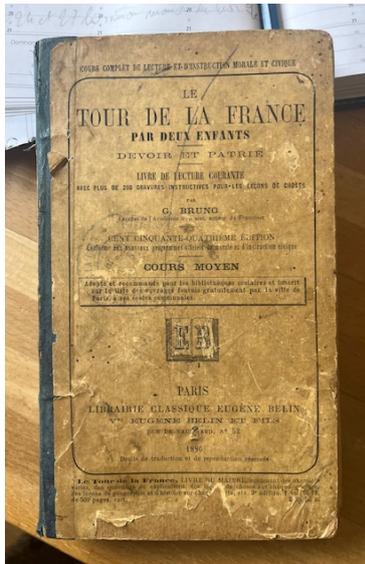
avant le retour des parents, jeu de transformation des filles en âne et cheval à laquelle les parents s'habituent, les laissant même 1 mois à l'étable.

Les parents de Delphine et Marinette sont d'épouvantables repoussoirs : père autoritaire sans aucune imagination qui s'appuie sur sa femme moins méchante mais peut-être plus bête que son mari. Le génie de ces contes, ce sont les initiatives « pendables », mais souvent hilarantes, des deux filles : sur Terre, il y a deux types d'individus, des enfants espiègles, et des parents assommants et sévères.

J'ai pu longtemps relire ces contes avec ferveur. Même si c'était plutôt ma mère qui portait la culotte, et mon père qui suivait (sans rien faire pour autant), les parents de Delphine et Marinette étaient pour moi des adultes (comme mes parents) incapables de comprendre, et aussi étranges qu'aux yeux des deux fillettes. Avons-nous été aussi inventifs, avec l'une de mes sœurs, que les 2 sœurs de ces contes. Nous avons bien essayé mais la barre était un peu trop haute. Et la présence d'un grand frère semi-adulte garde-chiourme a ralenti nos efforts pour rejoindre le nirvana de Delphine et Marinette.

Comme Delphine et Marinette, au retour de nos parents, nous cherchions à cacher au plus vite tous les désordres induits par nos jeux fertiles, au milieu de nos fous rires difficiles à étouffer. Les déguisements (y compris les habits actuels des parents) prestement rangés, un canard nageant dans notre baignoire (et qui y resta 8 jours), ou l'accueil d'une fourmilière dans la cuisine nous fit marquer des points et nous auréola de gloire (auprès des nombreux cousins alentour). Après les broncas des parents, nous pouvions toujours nous réfugier dans la lecture des Contes du Chat Perché !

*Dominique Lemasne*



## Premières lectures

Le premier livre dont je me souviens s'intitulait "Le Tour de la France par deux enfants". Ce livre était en réalité un manuel scolaire pour l'apprentissage de la lecture, rédigé à l'intention des élèves du cours moyen par Augustine Fouillée-Tuillerie. Initialement publié en 1877, sous le pseudonyme G. Bruno, ce manuel a été utilisé dans les classes jusque dans les années 50. Une fois ce manuel retiré des programmes scolaires, ma mère, institutrice, en avait conservé un exemplaire, qu'elle m'a incité à lire dès que j'en ai eu l'âge. Mais je n'ai pas eu besoin de ses encouragements pour me passionner pour les aventures d'André et de Julien. De nombreuses illustrations sur l'histoire, la géographie, les métiers rendaient la lecture encore plus captivante. J'ai reproduit ci-dessous (sans les illustrations) les deux premières étapes de ce long tour de France.

Bien plus tard, c'est la rencontre avec l'œuvre monumentale de George Sand, auteure certes connue mais trop peu lue, qui m'a donné la passion de la lecture. C'est pour lui rendre hommage et donner un aperçu de son talent que j'ai choisi de reproduire ci-dessous les premières pages de son premier roman, "Indiana". George Sand avait 27 ans. Tout son talent éclate déjà dans ces premières lignes...

Michel Dherbomez

## LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS Par G. Bruno

### I. Le départ d'André et de Julien.

*Rien ne soutient mieux notre courage que la pensée d'un devoir à remplir.*

Par un épais brouillard du mois de septembre deux enfants, deux frères, sortaient de la ville de Phalsbourg en Lorraine. Ils venaient de franchir la grande porte fortifiée qu'on appelle *porte de France*.

Chacun d'eux était chargé d'un petit paquet de voyageur, soigneusement attaché et retenu sur l'épaule par un bâton. Tous les deux marchaient rapidement, sans bruit ; ils avaient l'air inquiet. Malgré l'obscurité déjà grande, ils cherchèrent plus d'obscurité encore et s'en allèrent cheminant à l'écart le long des fossés.

L'aîné des deux frères, André, âgé de quatorze ans, était un robuste garçon, si grand et si fort pour son âge qu'il paraissait avoir au moins deux années de plus. Il tenait par la main son frère Julien, un joli enfant de sept ans, frêle et délicat comme une fille, malgré cela courageux et intelligent plus que ne le sont d'ordinaire les jeunes garçons de cet âge. A leurs vêtements de deuil, à l'air de tristesse répandu sur leur visage, on aurait pu deviner qu'ils étaient orphelins. Lorsqu'ils se furent un peu éloignés de la ville, le grand frère s'adressa à l'enfant et, à voix très basse, comme s'il avait eu crainte que les arbres mêmes de la route ne l'entendissent :

- N'aie pas peur, mon petit Julien, dit-il ; personne ne nous a vus sortir.
- Oh ! je n'ai pas peur, André, dit Julien ; nous faisons notre devoir, Dieu nous aidera.
- Je sais que tu es courageux, mon Julien, mais, avant d'être arrivés, nous aurons à marcher pendant plusieurs nuits ; quand tu seras trop las, il faudra me le dire : je te porterai.
- Non, non, répliqua l'enfant ; j'ai de bonnes jambes et je suis trop grand pour qu'on me porte.

Tous les deux continuèrent à marcher résolument sous la pluie froide qui commençait à tomber. La nuit, qui était venue, se faisait de plus en plus noire. Pas une étoile au ciel ne se levait pour leur sourire ; le vent secouait les grands arbres en sifflant d'une voix lugubre et envoyait des rafales d'eau au visage des enfants. N'importe, ils allaient sans hésiter, la main dans la main.

A un détour du chemin, des pas se firent entendre. Aussitôt, sans bruit, les enfants se glissèrent dans un fossé et se cachèrent sous les buissons. Immobiles, ils laissèrent les passants traverser. Peu à peu, le bruit lourd des pas s'éloigna, sur la grande route ; André et Julien reprirent alors leur marche avec une nouvelle ardeur.

Après plusieurs heures de fatigue et d'anxiété ils virent enfin, tout au loin, à travers les arbres, une petite lumière se montrer, faible et tremblante comme une étoile dans un ciel d'orage. Prenant par un chemin de traverse, ils coururent vers la chaumière éclairée. Arrivés devant la porte, ils s'arrêtèrent interdits, n'osant frapper. Une timidité subite les retenait. Il était aisé de voir qu'ils n'avaient pas l'habitude de heurter aux portes pour demander quelque chose. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, le cœur gros, tout tremblants. André rassembla son courage.

— Julien, dit-il, cette maison est celle d'Étienne le sabotier, un vieil ami de notre père : nous ne devons pas craindre de lui demander un service. Prions Dieu afin qu'il permette qu'on nous

fasse bon accueil. Et les deux enfants, frappant un coup timide, murmurèrent en leur cœur :  
— Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

## II. Le souper chez Etienne le sabotier. L'hospitalité.

*Le nom d'un père honoré de tous est une fortune pour les enfants.*

— Qui est là ? fit du dedans une grosse voix rude.

Au même instant, un aboiement formidable s'éleva d'une niche située non loin de la porte. André prononça son nom :

— André Volden, dit-il d'un accent si mal assuré que les aboiements empêchèrent d'entendre cette réponse.

En même temps, le chien de montagne, sortant de sa niche et tirant sur sa chaîne, faisait mine de s'élancer sur les enfants.

— Mais qui frappe là, à pareille heure ? reprit plus rudement la grosse voix.

— André Volden, répéta l'enfant ; et Julien mêla sa voix à celle de son frère pour mieux se faire entendre.

Alors la porte s'ouvrit toute grande, et la lumière de la lampe, tombant d'à-plomb sur les petits voyageurs debout près du seuil, éclaira leurs vêtements trempés d'eau, leurs jeunes visages fatigués et interdits.

L'homme qui avait ouvert la porte, le père Etienne, les contemplait avec une sorte de stupeur :

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, mes enfants ? dit-il en adoucissant sa voix, d'où venez-vous ? où est le père ?

Et, avant même que les orphelins eussent eu le temps de répondre, il avait soulevé de terre le petit Julien et le serrait paternellement dans ses bras.

L'enfant, avec la vivacité de sentiment naturelle à son âge, embrassa de tout son cœur le vieil Etienne, et poussant un grand soupir : — Le père est au ciel, dit-il.

— Comment ! s'écria Étienne avec émotion, mon brave Michel est mort ?

— Oui, répondit l'enfant. Depuis la guerre, sa jambe blessée au siège de Phalsbourg n'était plus solide : il est tombé d'un échafaudage en travaillant à son métier de charpentier, et il s'est tué.

— Hélas ! pauvre Michel ! dit Étienne, qui avait des larmes aux yeux ; et vous, enfants, qu'allez-vous devenir ?

André voulut reprendre le récit du malheur qui leur était arrivé, mais le brave Étienne l'interrompit.

— Non, non, dit-il, je ne veux rien entendre maintenant, mes enfants ; vous êtes mouillés par la pluie, il faut vous sécher au feu ; vous devez avoir faim et soif, il faut manger.

Étienne aussitôt, faisant suivre d'actions ses paroles, installa les enfants devant le poêle et ranima le feu. En un clin-d'œil une bonne odeur d'oignons frits emplit la chambre, et bientôt la soupe bouillante fuma dans la soupière.

— Mangez, mes enfants, disait Etienne en fouettant les œufs pour l'omelette au lard.

Pendant que les enfants savouraient l'excellente soupe qui les réchauffait, le père Etienne confectionnait son omelette, et la femme du sabotier, enlevant un matelas de son lit, préparait un bon coucher aux petits voyageurs.

Le poêle ronflait gaiement. André, tout en mangeant, répondait aux questions du vieux camarade de son père et le mettait au courant de la situation.

Quant au petit Julien, il avait tant marché que ses jambes demandaient grâce et qu'il avait plus sommeil que faim. Il lutta d'abord avec courage pour ne pas fermer les yeux, mais la lutte ne fut pas de longue durée, et il finit par s'endormir avec la dernière bouchée dans la bouche.

Il dormait si profondément que la mère Étienne le déshabilla et le mit au lit sans réussir à l'éveiller.

.....

INDIANA  
de George Sand

PREMIERE PARTIE

Par une soirée d'automne pluvieuse et fraîche, trois personnes rêveuses étaient gravement occupées, au fond d'un petit castel de la Brie, à regarder brûler les tisons du foyer et cheminer lentement l'aiguille de la pendule. Deux de ces hôtes silencieux semblaient s'abandonner en toute soumission au vague ennui qui pesait sur eux ; mais le troisième donnait des marques de rébellion ouverte : il s'agitait sur son siège, étouffait à demi haut quelques bâillements mélancoliques, et frappait la pincette sur les bûches pétillantes, avec l'intention marquée de lutter contre l'ennemi commun.

Ce personnage, beaucoup plus âgé que les deux autres, était le maître de la maison, le colonel Delmare, vieille bravoure en demi-solde, homme jadis beau, maintenant épais, au front chauve, à la moustache grise, à l'œil terrible ; excellent maître devant qui tout tremblait, femme, serviteurs, chevaux et chiens.

Il quitta enfin sa chaise, évidemment impatienté de ne savoir comment rompre le silence, et se prit à marcher pesamment dans toute la longueur du salon, sans perdre un instant la roideur convenable à tous les mouvements d'un ancien militaire, s'appuyant sur les reins et se tournant tout d'une pièce, avec ce contentement perpétuel de soi-même qui caractérise l'homme de parade et l'officier modèle.

Mais ils étaient passés, ces jours d'éclat où le lieutenant Delmare respirait le triomphe avec l'air des camps ; l'officier supérieur en retraite, oublié maintenant de la patrie ingrate, se voyait condamné à subir toutes les conséquences du mariage. Il était l'époux d'une jeune et jolie femme, le propriétaire d'un commode manoir avec ses dépendances, et, de plus, un industriel heureux dans ses spéculations ; en conséquence de quoi, le colonel avait de l'humeur, et ce soir-là surtout ; car le temps était humide, et le colonel avait des rhumatismes.

Il arpentait avec gravité son vieux salon meublé dans le goût de Louis XV, s'arrêtant parfois devant une porte surmontée d'Amours nus, peints à fresque, qui enchaînaient de fleurs des biches fort bien élevées et des sangliers de bonne volonté, parfois devant un panneau surchargé de sculptures maigres et tourmentées, dont l'œil se fût vainement fatigué à suivre les caprices tortueux et les enlacements sans fin. Mais ces vagues et passagères distractions n'empêchaient pas que le colonel, à chaque tour de sa promenade, ne jetât un regard lucide et profond sur les deux compagnons de sa veillée silencieuse, reportant de l'un à l'autre cet œil attentif qui couvait depuis trois ans un trésor fragile et précieux, sa femme.

Car sa femme avait dix-neuf ans ...

.....

## Livre d'or (livre important pour moi)

Je me tiens debout dans mon bureau face à la bibliothèque. Mes livres y sont rangés suivant un ordre, disons, très personnel. Par un rapide coup d'œil et sans même lire les titres sur la tranche, je reconnais la plupart d'entre eux.

Je les aime bien mes livres. Certains sont restés de longues semaines sur ma table de chevet, d'autres n'y ont fait qu'un bref séjour tellement je les ai dévorés rapidement. D'autres enfin n'ont pas eu la chance d'y séjourner. C'est ainsi et sans doute bien injuste parfois. Pourtant, chacun d'entre eux a une place bien particulière dans ma vie.

Quel est donc celui qui est le plus important pour moi ? Voilà une question bien délicate et qui demande réflexion. Pour cela, il faut remonter le temps sans doute. Mes yeux vagabondent de droite à gauche, de l'étagère du haut à celle du bas. J'aurais sans doute pu choisir un auteur américain du début du siècle dernier, comme John Steinbeck ou Erskine Caldwell, qui m'ont tant marqué vers seize ou dix-sept ans. Mais finalement mon regard se fixe sur un livre dont j'avais oublié l'existence. Je le sors du rayonnage et l'observe. Je regarde avec attention la couverture démodée et feuillette quelques pages jaunies par le temps. Les souvenirs alors me reviennent, un peu embrumés au début puis plus nettement petit à petit.

Picou fils de son père, d'Edouard Ollivro, est l'histoire d'un jeune garçon de onze ans qui rentre au pensionnat pour la première fois dans les années cinquante. L'auteur raconte la vie douce et triste du garçon.

J'avais treize ans alors et nous étions à la fin de l'année scolaire. Notre professeur de français, Monsieur Tremblet, lors de la dernière semaine de classe, nous faisait chaque jour la lecture d'un chapitre du livre en question. J'ai été immédiatement captivé et comme happé par l'histoire racontée par notre professeur. J'ai commandé l'ouvrage dans la librairie de ma petite ville. À cette époque, il fallait faire preuve d'un peu de patience pour les délais d'acheminement. Puis, j'ai enfin reçu le livre que j'ai lu avec célérité et grand appétit. Depuis lors, je n'ai cessé de lire. Ce goût pour la lecture, je le dois à ce professeur inspiré. Il n'en a jamais rien su. Grand merci à vous Monsieur Tremblet.

*Philippe Grimaud*

.....

## Zweig

Je vous parle d'un auteur dont je ne sais toujours pas prononcer le nom, Zweig.

Je l'ai découvert en biographe, en romancier, écrivain prolifique, banni par le 3ème reich, cet autrichien fut marqué à vie par la 2ème guerre mondiale.

Zweig c'est mon Maupassant, mon chroniqueur de la vie, mon analyste de l'histoire. De Marie Antoinette à Magellan, en passant par Fouché, il nous livre leurs destins avec passion, finesse et modernité.

Ses romans les plus connus, Amok, le joueur d'échecs, 24 heures de la vie d'une femme, mais aussi la pitié dangereuse ou l'ivresse de la métamorphose, mes préférés, autant de récits que d'émotions. Zweig décrypte l'âme humaine comme personne.

*Rosine Duverger*

.....

### **Liebesgedichte, von Johann Wolfgang Goethe (1749-1832), cadeau de Florence vers 1980**

Dès ma 5<sup>ème</sup> ou ma 4<sup>ème</sup>, j'étais fier d'être l'un des meilleurs (même « le » meilleur) en allemand. Goethe a été l'un des poètes que j'ai le plus apprécié, dont je connaissais pas cœur 5 ou 6 poèmes, (Erlkönig, der Fischer, Kennst du das Land wo die Zitronen ..., Rösslein rot , Ich weiss nicht wass soll es bedeuten dass ich so traurig bin. Je confondais d'ailleurs allègrement Göthe, Schiller, etc ...

Vers ma 2de, j'ai plongé dans Brecht, avec Kalendergeschichten puis Der kaukasische Kreidekreis, etc ... et j'appris qq poèmes encore, tout en me répétant ces poèmes de Goethe

6 ans après, après 3 ans à Nancy, puis 3 à Montpellier, je rencontrai, dans mon appartement où elle logeait pour 3 mois, Florence Bost, la fille d'un pasteur cévenol (qui n'avait eu que des filles, 4) Nous sympatisâmes très vite. Elle me serra dans ses bras à m'en faire mal. Mais j'étais déjà « promis » et cet amour à peine naissant se transforma en solide amitié, qui dura ... jusqu'à sa mort en octobre 2024 ! Entre temps, avec son mari Philip, ils s'étaient installés à Valenciennes et avaient eu 3 enfants.

Florence faisait une licence (ou une maîtrise) trilingue (FR, EN, DE) à Montpellier et, lors d'un stage d'un an à Brème (les musiciens !) m'envoya, à Montpellier je crois (ou à Orléans ?), un minuscule bouquin de poèmes de Goethe qui me ravit par sa forme (7 cm sur 5), sa couleur jaune, comme surtout par son expéditrice et par le thème, poèmes d'amour ! Je découvris assez vite qu'il manquait pas mal de poèmes (d'amour ?) dans ce petit livre (e.g. le roi des

Aulnes, mais est-ce de l'amour? ou même Röslein .rot) mais je n'en gardai aucune rancune à Florence, et ce cadeau charmant me fit longtemps rêver à sa lointaine expéditrice

Pendant mes longues périodes de garde militaire (à Vannes comme à Crozon ou à La Courtine), je me répétais ad libitum tous ces poèmes allemands mais aussi anglais (notamment Poe), et français (Baudelaire, Victor Hugo, Verlaine. Cela me permettait d'échapper un moment à la profondeur (militaire) de l'ennui. Les récitations internes péri-militaires fixaient ainsi ces poèmes dans ma mémoire et agissaient comme un baume sur les bleus de mon âme.

Cela me permettait aussi de me remémorer ces poèmes, sans les oublier. Je me les répétais aussi à moi-même en cas de coup dur, de cafard ou de malheur. Les chansons, quelquefois basées sur des poèmes (Brassens, Brel, Beaucarne, Lavilliers, Moustaki, Marc Ogeret, F. Reggiani, Leclerc, Sœur Sourire) avaient ce même pouvoir apaisant sur mon être.

*Dominique Lemasne*

.....

## RAVEL

Le récit des dix dernières années de la vie de Maurice Ravel écrit par Jean Echenoz a accompagné mes déplacements métropolitains pendant trois jours. Le temps de passer de la page 7 à la page 124. A peine assise j'ouvrais le livre et j'étais à Montfort-L'amaury plongée dans la vie du musicien.

D'emblée l'écrivain nous présente Ravel par un incipit décalé : *On s'en veut quelquefois de sortir de son bain...* Ça me fait sourire, ça m'interroge, qui est cet homme qui se sent si bien dans sa baignoire. J'apprends *qu'il grimpe l'escalier de sa petite maison compliquée...* J'imagine le pavillon, des petites pièces, des recoins, un débarras, un escalier peut-être, puis au détour d'un couloir Jean Echenoz fait apparaître le personnage : *...Il n'a cependant pas toujours été si glabre, il a tout essayé dans sa jeunesse, favoris à 25 ans assortis aux monocles puis...* Je vois tout de suite le petit homme coquet, très bien habillé présent dans les salons pour rencontrer les célébrités musicales de l'époque, recevoir les hommages en souriant, défendre ses œuvres auprès des interprètes et des éditeurs avec élégance mais ténacité, puis au détour d'une page, on sent la lassitude s'inscrire sur son visage. A plus de cinquante ans, les tournées de concerts en Amérique le fatigue, mais il ne regrette pas sa rencontre avec Gershwin avec qui il partage son amour du jazz.

De retour à Saint-Jean de Luz, sa ville, il va nager, il est heureux, l'énergie revient, il discute sur la plage en peignoir de bain rayé bleu et blanc avec ses amis en fumant des gauloises. Je suis là moi aussi invisible en maillot de bain à bretelles et l'écoute parler de l'interprète de son concerto pour la main gauche que j'aime tant.

Quand l'accident de voiture arrive, l'écrivain passe son texte en mineur. La mélodie des mots lentement s'étire, s'efface parfois comme dans le cerveau de Ravel qui s'aperçoit que ses gestes le trahissent... *Il saisit sa fourchette par les dents, s'en aperçoit, jette un regard de détresse...* Malgré tout il repart jouer en Espagne, au Maroc. Dans les rues il entend siffloter *Le Boléro* que je fredonne moi aussi.

Puis il revient et tout va mal à Montfort-L'amaury il veut rester seul, il cherche ses mots, il perd ses objets, le sommeil l'abandonne, les hypnotiques l'aident un peu. Il faut faire quelque chose disent ses proches ... *On lui scie la boîte crânienne pour isoler le volet frontal droit qu'on retire, puis on ouvre transversalement la dure-mère afin d'examiner comment ça se passe à l'intérieur...* J'ai mal pour lui, je vois le sang, j'entends la scie...

Ravel meurt dix jours plus tard et l'écrivain le quitte avec peine lui qu'il a suivi discrètement dans sa petite maison, l'a écouté jouer sur le paquebot *France*, l'a vu peu à peu s'enfoncer dans le mutisme d'un monde dont on ne revient pas et, ...*Sans aucune image filmée, pas le moindre enregistrement de sa voix*, Jean Echenoz m'emmène jusqu'au bout dans l'univers de ce grand musicien.

*Véronique Clément*

.....

### ***Roule galette***

Certes la vie n'est faite que de choix mais mon Dieu que c'est difficile de choisir son livre favori ! Un choix cornélien !

Après réflexion je pourrai nommer l'*Antigone* de Sophocle étudié au lycée ou l'éblouissant *Noces suivi de l'été* découvert un peu plus tard ou bien l'émouvant *Sable mouvant* de Henning Martell lu récemment mais finalement c'est le livre qui je crois m'a donné le goût de lire avant de savoir lire qui s'impose à mon choix. Il s'agit de *Roule galette*. Ah ! Comme je l'ai aimé cet album du Père Castor. D'abord sur les genoux de mon papa qui à son retour du travail me racontait l'aventure de cette galette confectionnée par une vieille dame à son vieux mari et qui avait pris la poudre d'escampette alors qu'elle devait sagement refroidir sur le bord de la fenêtre. Quelques années plus tard c'est moi qui fièrement allais chercher l'album tout écorné dans le coffre à jouets en bois blanc et qui ne se lassait pas de raconter la course folle de la galette dorée à ma petite sœur. Bien des années plus tard toujours avec autant de plaisir et émerveillée par l'ambiance russe fort bien rendue par l'isba et les costumes traditionnels chamarrés du vieux couple grâce au talent de l'illustrateur c'est à mes enfants que je faisais découvrir l'histoire de cette jeune galette tout juste sortie du four et puis beaucoup plus récemment c'est avec un plaisir proustien que j'ai retrouvé grâce à mes petits-enfants la ritournelle de l'insouciant galette.

*Anne Marie Ribailier*

Allez, à défaut de vous avoir donné envie de retrouver cette croustillante galette  
repreons tous en chœur la joyeuse ritournelle :

« Je suis la galette, la galette,

Je suis faite avec le blé ramassé dans le grenier.

On m'a mise à refroidir !

Attrape-moi si tu veux

